

PRÉFACE GÉNÉRALE  
SUR LES QUATRE ÉVANGILES.

1. Du rôle des Évangiles dans l'enseignement du christianisme. — 2. De l'authenticité des Évangiles. — 3. De leur intégrité. — 4. De leur vérité. — 5. Système de Strauss. — 6. De l'objection tirée des miracles. — 7. Des Évangiles apocryphes.

4. Les réformateurs du *xvii*<sup>e</sup> siècle prétendaient que l'Écriture était le seul juge des controverses et que la foi du chrétien ne devait pas avoir d'autre règle que nos livres inspirés. D'après ce système, les Évangiles étaient tout.

Aujourd'hui les rationalistes attaquent ces livres divins. Ils soutiennent qu'ils ne sont pas des auteurs dont ils portent les noms ou que ce sont des légendes que la crédulité des temps a formées en inventant des événements merveilleux, et qu'ils ne méritent aucune confiance. Par conséquent, d'après ces critiques, les Évangiles ne sont rien.

La foi catholique et les enseignements de l'histoire s'élèvent contre ces sentiments extrêmes. Les Évangiles ne sont pas tout. Car avant qu'ils ne parussent, l'Église existait. D'après leur propre témoignage, Jésus avait choisi ses apôtres, déterminé la constitution de son Église et ordonné à ses ministres d'aller enseigner les nations, en leur portant l'Évangile ou la bonne nouvelle du salut.

Le jour de la Pentecôte, Pierre était sorti du édénacle, et sa prédication avait converti des milliers de personnes. Les autres apôtres l'avaient imité, et c'était par la prédication que le christianisme s'était d'abord propagé. Chacun se rappelait ce qu'avait enseigné le divin Maître et s'efforçait de l'enseigner comme lui.

Si des doutes s'élevaient, on s'en rapportait à saint Pierre et aux autres apôtres, et leurs décisions étaient la règle de foi que l'on observait universellement. Ceux qui s'en écartaient étaient considérés, suivant la pensée de Jésus-Christ lui-même, comme des païens et des publicains, et s'ils s'obstinaient dans leur opposition, l'Église les retranchait de son sein comme des hérétiques et des schismatiques.

Notre Seigneur s'était borné à instruire de vive voix ses apôtres, et il n'avait rien laissé par écrit. On comptait déjà un très-grand nombre de chrétiens avant que saint Matthieu n'écrivit son Évangile, qui est le plus ancien de tous les livres dont se compose le Nouveau Testament.

Il ne le composa que pour consoler les chrétiens de la Judée qui regrettaient de le voir partir pour les contrées éloignées qui lui étaient échues, et qui désiraient avoir par écrit ce qu'il leur avait appris des actions et des discours du Sauveur.

Saint Marc, le compagnon de saint Pierre, écrivit le sien sur les pressantes sollicitations des chrétiens de Rome, qui le conjurèrent de rédiger ce que saint Pierre leur avait enseigné de la vie de Jésus-Christ. Saint Luc, le disciple de saint Paul, composa le sien dans le but de redresser plusieurs récits inexacts qui circulaient alors parmi les fidèles et qui pouvaient compromettre la pureté de la foi.

Enfin saint Jean n'écrivit son Évangile que sur la fin de sa carrière, et il le fit sur les instances des chrétiens d'Asie, pour opposer une digue aux erreurs des gnostiques et des autres hérétiques qui commençaient à pulluler au sein de l'Église.

On voit que chaque Évangile est né d'une circonstance particulière, et qu'au lieu d'avoir été donnés aux fidèles pour être la règle de leur foi, ils n'ont paru, au contraire, que quand la foi était déjà établie et qu'il s'agissait seule-

ment d'affermir les fidèles dans la voie où ils étaient entrés, en éloignant d'eux l'erreur avec ses séductions.

Aussi aucun Évangile ne se présente-t-il comme un code complet renfermant toutes les lois que l'on doit suivre, ou comme un symbole absolu comprenant toutes les vérités que l'on doit croire.

Loïn d'avoir cette prétention, chaque évangéliste s'est contenté de choisir dans la vie du Sauveur les faits et les discours qui lui ont paru les plus propres à atteindre le but particulier et restreint qu'il voulait atteindre, mais aucun d'eux, comme le dit saint Jean, n'a voulu reproduire dans son ensemble cette vie et cet enseignement qui auraient demandé plus de volumes que le monde n'en peut contenir.

On ne peut donc pas dire avec Luther et Calvin, que les Évangiles sont tout. Il n'est pas plus exact de dire avec les rationalistes contemporains, qu'ils ne sont rien.

La tradition avait suffi, dans les premiers temps, à l'instruction des fidèles. C'était au nom de l'autorité, plutôt qu'au nom de la science, que le christianisme s'était emparé tout d'abord des esprits et des volontés. Il suffisait d'entendre les apôtres raconter les faits dont ils avaient été témoins, et de voir appuyer leurs paroles par de nouveaux prodiges, pour que l'on crût à ce qu'ils enseignaient et qu'on s'efforçât de mettre en pratique leurs conseils et leurs préceptes.

Mais quand les hérétiques parurent et qu'ils se mirent à contester l'enseignement de l'Église, il importait que l'on pût constater la perpétuité et l'immuabilité de cet enseignement, en produisant par des documents incontestables que Jésus-Christ avait enseigné lui-même ce que l'Église enseignait en son nom et qu'il n'en s'était glissé aucune altération dans sa doctrine.

L'Écriture devint nécessaire pour fixer ses faits et ses souvenirs, et les Apôtres, en écrivant ce qu'avait fait et dit Notre Seigneur, et ce qu'ils avaient fait et dit eux-mêmes d'après l'inspiration de son Esprit, posèrent les bases de cette longue chaîne de témoignages traditionnels qui défient aujourd'hui les efforts de l'incrédulité et de l'hérésie, et qui font le triomphe de l'Église catholique.

Les Évangiles sont en quelque sorte les assises fondamentales de ce glorieux édifice, et s'ils ne sont pas la règle de la foi, comme le voulaient Luther et Calvin, ils sont un de ses plus fermes et de ses plus solides appuis.

Ce serait donc tout à la fois une erreur et une impiété que de les dénigrer.

Mais pour que la foi puisse s'appuyer sur ces livres divins, il faut que nous en démontrions l'authenticité, l'intégrité et la véricité contre tous ceux qui les ont attaqués ou qui les attaquent sous l'un ou l'autre de ces aspects.

2. Relativement à l'authenticité de nos Évangiles, une chose incontestable, c'est qu'au milieu du *ii*<sup>e</sup> siècle, environ 50 ans après que saint Jean eût écrit son Évangile, il n'y avait personne qui ne reconnût saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, pour les auteurs des livres inspirés qui portent leur nom.

Amis et ennemis, tous les écrivains de cette époque leur rendent témoignage.

Celse, qui attaqua alors au nom de la philosophie et du paganisme la religion chrétienne dans son *Discours véritable*, a connu les Évangiles. Il parle de tous les faits racontés dans les premiers chapitres de saint Matthieu, de la vocation des Apôtres, de la prédiction de la trahison de Judas et du renoncement de saint Pierre, des miracles opérés par Jésus, et de sa doctrine dans laquelle il prétend reconnaître des emprunts faits à Platon. Il fait allusion à un fait qui ne se trouve que dans saint Marc, et il prouve, par les citations dont il défraya sa polémique, qu'il avait les textes de saint Luc et de saint Jean sous les yeux, et il les oppose à ses adversaires comme des écrits inspirés qui faisaient autorité parmi eux.

Les hérétiques les plus célèbres du temps, Marcion et Valentin, joignent leur témoignage à celui du philosophe épicurien, Valentin, le chef des gnostiques, qui vécut vers l'an 134 de notre ère, s'attache de préférence à l'Évangile de saint Jean, mais il connaît les autres Évangiles et les cite dans ses écrits. Marcion, qui se sépara de l'Église vers l'an 150, s'élève avec fureur contre les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Jean qu'il trouve trop favorables aux judaïsants, et ne retient que l'Évangile de saint Luc qu'il mutila, mais dont il prouve l'authenticité par le zèle avec lequel il le défend. Les quatre Évangiles sont d'ailleurs si bien connus à cette époque, que Tatien, le chef des

Encratites, un disciple de saint Justin, les fond en un seul et compose ainsi, d'après Eusèbe, saint Epiphane et Théodoret, un ouvrage qu'il intitule *Diatessaron*, selon les quatre. C'est la première concordance des Évangiles.

Parmi les Pères de l'Église qui ont vécu dans la première partie du second siècle, nous citerons saint Justin qui naquit à Naplouse, en Palestine, vers l'an 103, et qui fut martyrisé vers l'an 167. S'étant converti à la foi à l'âge de trente ans, ce philosophe avait vécu avec beaucoup de personnes qui avaient connu saint Simon, disciple et proche parent du Sauveur, qui avait été le second évêque de Jérusalem. Il avait visité les grandes églises du monde, Rome, Ephèse et Alexandrie, et personne ne connaissait mieux que ce philosophe les livres inspirés qui se trouvaient alors entre les mains des chrétiens. Il ne les désigne pas à la vérité sous le nom d'Évangiles. Il les comprend sous le titre général de *Mémoires* ou de *Commentaires des Apôtres*, disant que les uns avaient été composés par les Apôtres eux-mêmes, les autres par leurs disciples. Ce célèbre apologiste suppose dans tous ses ouvrages, dit le cardinal de La Luzerne, la vérité de l'histoire évangélique. Il s'attache, surtout dans son dialogue avec le juif Tryphon, à montrer l'accord parfait des prophéties judaïques avec les faits de la vie de Jésus-Christ, tels que nos Évangélistes les racontent, et dans beaucoup d'endroits il cite formellement les Évangiles, présentant textuellement leurs expressions (*Dissertations sur les écrits de la religion*).

A ce témoignage si considérable, il faut ajouter ceux de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, et de Papias, son contemporain. Or, l'évêque de Smyrne cite dans son Épître aux Philippiens des passages de saint Matthieu (v, 3, 10; vi, 13; xxvi, 4), de saint Marc (xiv, 38) et de saint Luc (vi, 37, 38), et Papias raconte à quelle occasion Marc et Matthieu ont écrit leurs Évangiles. S'il ne parle ni de Luc, ni de Jean, c'est qu'ils étaient moins anciens et qu'on ne l'informerait pas à leur égard.

Muratori a découvert, dans le couvent de Bobbio, fondé au vi<sup>e</sup> siècle par les disciples de saint Colomban, un manuscrit qui n'est pas autre chose que le catalogue de nos livres saints. Suivant le savant Gredner, son titre est : *De libris quos Ecclesia recipit*. Ce catalogue comprend nos quatre Évangiles dans l'ordre où nous les mettons dans nos Bibles. Celui qui l'a dressé, disant que le livre d'Hermas a été composé de son temps, sous le pontificat de Pie I<sup>er</sup>, mort en 157, cet ouvrage ne remonte pas au delà de la première moitié du second siècle. C'est donc un monument de plus qui nous montre nos quatre Évangiles reconnus par toute l'Église cinquante ans après la mort de saint Jean.

Pour que leur authenticité ait été ainsi universellement reconnue dès cette époque, il faut qu'ils aient existé dès le premier siècle. On ne doit pas oublier que les chrétiens des premiers temps écrivaient fort peu. Perpétuellement exposés aux violences de la persécution, ils dissimulaient autant que possible leur doctrine. Ils s'assemblaient en secret, s'édifiaient réciproquement par la prière et la prédication, mais ils avaient soin de ne pas manifester publiquement leur doctrine par des écrits ou par des faits sensibles qui auraient donné prise contre eux à leurs ennemis. La loi du secret avait été promulguée à l'égard des mystères, parce qu'il importait que le culte nouveau ne fût pas profané et tourné en dérision par les infidèles.

C'est pour ce motif qu'à part nos Évangiles et le livre des Actes des Apôtres, nous ne trouvons presque pas d'ouvrages proprement dits du temps des Apôtres. Les documents, qui appartiennent au premier siècle de l'Église, sont presque tous des lettres. Les différentes Églises éprouvaient le besoin de communiquer ensemble, et c'est ce qui fait que les écrits de cette époque ont presque tous la forme épistolaire.

Ces lettres ont pour objet les questions de dogme, de morale ou de discipline qui surgissaient des circonstances, et elles se renferment toutes avec la plus grande circonspection dans le point qu'il s'agit d'éclaircir ou de traiter. Elles sont peu nombreuses, mais dans le petit nombre que nous possédons nous trouvons des témoignages à l'égard de nos Évangiles.

Ainsi le pape saint Clément, dans sa première Épître aux Corinthiens, réunit plusieurs passages de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, et l'illustre évêque d'Antioche, saint Ignace, dans les lettres qu'il écrivit aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Romains et à saint Polycarpe lui-même, cite très-souvent nos Évangiles.

Si nous avons trouvé ces livres saints entre les mains des principaux hérétiques du second siècle, nous les trouvons aussi entre les mains des Ébionites et des Nazaréens qui se sont séparés les premiers de l'Église catholique, et dont les erreurs remontent aux temps apostoliques.

D'ailleurs, dans l'étude que nous avons faite de chacun de nos Évangiles, nous avons vu qu'ils se supposent réciproquement. Ainsi saint Marc suppose l'existence de saint Matthieu dont il n'est que l'abréviateur; en comparant leurs yeux et qu'il les coordonne nous a rendu le fait manifeste. Saint Jean qui vient le dernier suppose tellement l'existence des trois autres, que son œuvre manquera d'unité et se présenterait avec des sous-entendus et des lacunes inexplicables si on l'isolait des trois autres.

Le livre des Actes nous paraît également lié d'une manière indissoluble à l'Évangile de saint Luc et aux autres Évangiles, et nous verrons que les Épîtres de saint Paul et des autres Apôtres se supposent mutuellement et supposent surtout les livres des Évangiles et le livre des Actes, de telle sorte que toutes les parties du Nouveau Testament forment un édifice unique qu'on ne peut disjoindre ni décomposer, comme le prétend la critique rationaliste, sans aller contre toutes les règles et tous les principes de la certitude historique, et sans aboutir au scepticisme le plus absolu.

3. La question de l'authenticité des Évangiles préjuge celle de leur intégrité. Car du moment qu'il est établi que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean sont bien les auteurs des Évangiles qui portent leur nom, il s'ensuit que ces livres ayant toujours été admis parmi les chrétiens comme des ouvrages inspirés, ils ont dû être entourés du respect le plus profond et devenir l'objet d'une surveillance générale et perpétuelle qu'aucune fraude ne pouvait surprendre.

Les copies s'en multiplièrent à l'infini, et non-seulement les fidèles tenaient à posséder ces textes sacrés, mais la plupart les confiaient à leur mémoire, de telle sorte que l'on n'aurait pas pu y faire le moindre changement sans provoquer des réclamations universelles.

Sozomène rapporte que Triphyle, évêque de Lédres, au iv<sup>e</sup> siècle, ayant voulu, dans un discours où il citait ce mot de Jésus-Christ : *Tolle grabatum tuum*, substituer au mot *grabatum*, qu'il ne trouvait pas assez noble, celui de *scimpodium*, qu'il croyait plus heureux, l'évêque de Tréméthonte, saint Spiridion, qui était présent, le reprit vivement, et lui demanda, aux grands applaudissements de tout le peuple, s'il savait mieux que l'Évangéliste de quel terme il convenait de se servir.

Dès le commencement, les hérétiques ne manquèrent pas d'altérer les Évangiles dans l'intérêt de leur doctrine particulière. Les Ébionites et les Nazaréens, Cérinthe, Marcion, Valentin et les Gnostiques modifièrent saint Matthieu, saint Jean ou saint Luc à leur gré; mais l'Église protesta perpétuellement contre ces mutilations arbitraires qu'elle flétrissait comme des attentats, et elle menaçait des peines les plus sévères les chrétiens qui auraient la témérité de toucher à ces livres qu'elle considérait avec raison comme un des dons les plus précieux qu'elle ait reçus du ciel.

Tertullien appelle Marcion, qui avait mutilé l'Évangile de saint Luc, un esprit adultère, un voleur qui recourt à la ruse pour dissimuler son larcin. Saint Epiphane n'est pas moins sévère contre les audacieux qui mettent ainsi effrontément la main sur l'œuvre divine. Denys de Corinthe les appelle des apôtres de Satan, saint Justin trouve leur crime plus grand que l'adoration du veau d'or, et saint Jean lui-même, dans son Apocalypse, appelle les châtiments les plus terribles sur celui qui osera ajouter à son livre de l'Apocalypse ou en retrancher quoi que ce soit (Apoc., xxii, 18, 19).

Si nos Évangiles avaient été, comme le supposent les rationalistes, l'objet de retouches et de remaniements perpétuels, si chacun s'était cru le droit d'y faire des additions ou des suppressions arbitraires, on aurait eu autant de textes différents qu'il y avait d'Églises particulières. Les chrétiens de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, de Rome, d'Ephèse, de Corinthe et de toutes villes se seraient trouvés tous avec des livres tellement surchargés de variantes qu'il

n'aurait plus été possible de les considérer comme les mêmes ouvrages. Au lieu d'avoir les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, on aurait eu l'Évangile de Jérusalem, d'Édesse, d'Antioche, de Rome, de Corinthe ou de toute autre ville, et il en serait résulté une confusion inextinguible.

Loin de là, sur la fin du III<sup>e</sup> siècle, Origène eut la pensée de réunir tous les textes de nos livres saints suivant les diverses langues dans lesquelles ils existaient encore. Il rapprocha les originaux et les versions, en fit une sorte de tableau synoptique qui est resté célèbre sous le nom d'*Héxaples*, et il arriva à établir l'harmonie qui existait entre tous ces textes répandus alors dans tout le monde chrétien.

Depuis, nos Écritures ont été, de la part des Pères, l'objet de tant d'homédies, de traités dogmatiques ou de commentaires, que nos Évangiles sont passés tout entiers dans leurs écrits, au point, comme le remarque Duvoisin, que si, par ailleurs, ces livres venaient à disparaître tout à coup, il serait aisé de les rendre impossibles, en rassemblant les citations éparées qu'ils en ont faites dans leurs ouvrages; preuve palpable de l'intégrité de nos livres saints, puisqu'il en résulte que nos exemplaires actuels sont parfaitement conformes à ceux de la plus haute antiquité.

Au reste, la critique actuelle ne fait plus d'objection que contre les deux premiers chapitres de saint Matthieu, la fin du dernier chapitre de saint Marc, et quelques versets de saint Luc, le dernier chapitre de saint Jean, et dans ce même Évangéliste l'histoire de la femme adultère (viii, 4-12). Mais ces réserves même Évangéliste l'histoire de leurs auteurs que par des préoccupations doctrinales qui sont sans valeur, ou par le silence de quelques manuscrits qui ont contre eux la masse de tous les témoignages que nous avons cités en faveur de l'authenticité de l'ensemble des Évangiles auxquels ces fragments appartiennent.

4. L'authenticité et l'intégrité des Évangiles démontrées, leur vérité devient inattaquable. Car leur authenticité démontre qu'ils ont été écrits par des auteurs contemporains des faits qu'ils racontent, et leur intégrité prouve que leurs récits nous sont arrivés tels qu'ils les ont faits, sans changement qui en altère le fond et la substance.

Pour ne pas croire à ces récits, il faudrait constater que leurs auteurs ont été trompeurs ou trompés. On ne peut supposer qu'ils aient été dupes, car ils ont écrit eux-mêmes des événements qu'ils racontent, comme saint Matthieu écrit des témoins eux-mêmes des événements oculaires, comme saint Luc qui est saint Jean, ou ils les ont appris de témoins oculaires, comme saint Luc qui a vécu avec saint Paul et les autres apôtres, ou comme saint Marc qui a été le disciple de saint Pierre. « Nous vous annonçons, disait saint Jean, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé attentivement et ce que nous avons touché de nos mains (1. Joan., I, 4-2). »

Les quatre Évangélistes sont donc quatre témoins qui nous rapportent ce qui s'est passé pendant les trois années qu'ils ont vécu avec Notre Seigneur, et les faits qu'ils racontent, tout prodigieux qu'ils sont, sont des faits sensibles sur lesquels on ne peut être trompé. Car il n'est pas possible qu'un homme croie qu'il a vu guérir d'un mot des malades, rendre la vue à des aveugles, le mouvement à des paralytiques, ressusciter des morts, si aucun de ces miracles ne s'est opéré sous ses yeux.

Si l'on regarde au récit lui-même, il n'y a rien de plus simple, de plus candide et de plus ingénu que les récits évangéliques. Les faits y sont rapportés tels qu'ils ont eu lieu, sans que jamais l'auteur essaie un mot de justification ou qu'il s'explique, sans qu'il émette un blâme ou un éloge, laissant le lecteur apprécier et juger l'événement qui s'est passé. Les Évangélistes racontent leurs faits et leurs faiblesses, ils ne dissimulent ni l'obscurité de leur naissance, ni leur défaut d'intelligence en beaucoup de circonstances, et ils se montrent sans déguisement, ni détour, tels qu'ils étaient convaincus et qui soient plus profondément pénétrés du respect dû à la vérité.

Leurs témoignages d'ailleurs se sont produits sous le contrôle des autres apôtres, des disciples qui avaient suivi Jésus et de toute la génération qui avait

reçu sa parole et assisté à ses prodiges. Cette génération était éclairée, intelligente autant que nous le pouvons être nous-mêmes. Lorsque nous voyons les dispositions avec lesquelles les Juifs l'accueillirent, nous trouvons que leur dé fiance et leur incrédulité surpassent la nôtre.

En présence de ces hommes qui voulaient à tout prix étouffer la renommée de Jésus et qui l'avaient mis à mort dans l'espoir d'arrêter les progrès de sa doctrine, les apôtres n'auraient pas pu avancer des faits faux sans provoquer de la part de leurs adversaires des protestations énergiques qui les auraient immédiatement paralysés. Au lieu d'entraîner après eux les multitudes, comme ils l'ont fait, leur imposture aurait été dévoilée et ils n'auraient recueilli que le ridicule et le mépris.

De plus, ces faits n'étaient pas des choses indifférentes qu'on peut croire ou ne pas croire sans qu'il en résulte pour la vie aucune conséquence. C'était, au contraire, des faits fondamentaux qui engageaient la conscience de ceux qui les exposaient comme de ceux qui les attaquaient, puisqu'il s'agissait de ce qu'il y a de plus grave au monde, d'un changement de religion. Des guerres violentes ont été provoquées par la prédication de cette nouvelle doctrine, les Apôtres ont dû la soutenir jusqu'à l'effusion de leur sang. Ils se sont fait écouter pour soutenir les faits qu'ils avaient racontés, et ils ont ainsi sanctionné leur conviction par le sacrifice de leur vie; ce qui ne permet de douter ni de leur sincérité, ni de leur bonne foi.

Dans l'étude de chaque Évangile, nous avons eu l'occasion de remarquer que chaque auteur a toujours été parfaitement informé jusque dans les plus petits détails. En comparant leurs récits avec les données que nous fournissent les historiens profanes, nous avons vu que les noms des gouverneurs de chaque province, la date de leur entrée en charge, la nature de leur administration, les impôts et la manière de les percevoir, les monnaies en usage avec leur valeur, la situation géographique de chaque localité, les mœurs et les usages des Juifs, des Grecs ou des Samaritains, tout concorde à merveille, sans que la critique la plus minutieuse et la plus sévère ait jamais pu signaler une opposition ou une contradiction véritable.

Ces preuves, que nous avons recueillies avec le plus grand soin, ont assurément leur valeur. Mais ce qui l'emporte encore à nos yeux sur ces témoignages, c'est l'élevation et la pureté de la doctrine que l'on trouve dans ces livres divins. Car si au lieu de faire des apôtres des témoins qui rapportent ce qu'ils ont vu et entendu, on voulait en faire, comme le supposent les rationalistes, des écrivains qui inventent ce qu'ils disent, ce serait le cas de dire, avec Rousseau, que l'inventeur serait bien plus surprenant que le héros. Car, où ces hommes illettrés auraient-ils pu puiser une doctrine qui, de l'aveu de tous, surpasse toutes les théories de Platon et de tous les philosophes de l'antiquité? Où auraient-ils trouvé cette morale si pure et si sublime qui a fait et qui fera l'admiration de toutes les générations, et qui ne sera jamais susceptible d'être perfectionnée? Qui leur a inspiré ces paraboles si vraies et si belles devant lesquelles palissent les pages les plus brillantes des écrivains de Rome ou d'Athènes?

5. Sans se préoccuper de ces questions qui sont pourtant inévitables, Strauss avait eu l'idée de faire de nos Évangiles une légende, et de Jésus-Christ un mythe. D'après son système, Jésus avait existé comme un homme qui laisse après lui de grands souvenirs. Ses disciples avaient exagéré ses mérites et ses vertus et étaient arrivés à en faire une divinité. Ils lui avaient attribué à ce titre toutes sortes de prodiges, et ils avaient supposé qu'il avait rendu des oracles. Comme on avait fait dans l'antiquité, d'Hercule un héros extraordinaire qui accomplit une série de travaux supérieurs aux forces humaines, de même on avait fait de Jésus un être divin qui avait transporté l'humanité par ses œuvres et sa doctrine.

Dans l'intérêt de son hypothèse, l'entreprit d'enlever à nos Évangiles toute valeur historique, et pour y parvenir il essaya de les mettre en contradiction les uns avec les autres.

En parlant de ce principe qu'une narration pour être vraie ne doit être en désaccord ni avec elle-même, ni avec une autre relation, ayant le même sujet pour objet, il établit un parallélisme constant entre les récits des quatre Évangélistes, et toutes les fois qu'il trouve relativement au même fait une circon-



également faciles à constater. Le premier, c'est que le ressuscité était véritablement mort; le second, c'est qu'il est redevenu vivant. On peut s'assurer du second fait comme on s'assure de l'existence des personnes avec lesquelles on second vit, et on peut s'assurer du premier comme on s'assure tous les jours de la mort des miracles que l'on enterre. Et il en est de même de tous les autres miracles.

Les miracles de nos Évangiles étant constatés, établis d'une manière tout aussi incontestable que tous les autres événements historiques, logiquement on doit s'appuyer sur cette base pour contredire l'athéisme, le panthéisme, le déisme et toutes les doctrines irréligieuses qui ne peuvent se concilier avec ces faits.

C'est ce que nous faisons et avec d'autant plus de raison que le caractère surnaturel de nos Évangiles se lie à une régénération du monde, qui devient elle-même sans cela un phénomène inexplicable. On ne peut nier la propagation du christianisme, l'universalité et la perpétuité de son établissement. Or, comment expliquer cette révolution sociale, si l'on fait du Christ un homme comme un autre, des Apôtres des faiseurs de légendes, des récits des Évangiles des rêves façonnés à plaisir?

Comment se rendre compte de la nature des Évangiles eux-mêmes? Car tels qu'ils sont, si l'on s'écarte l'inspiration divine, ils n'en sont pas moins eux-mêmes des prodiges plus surprenants que les miracles qu'ils renferment.

N'est-ce pas en effet un prodige de doctrine que ces livres qui se présentent tout à coup à l'humanité avec un enseignement supérieur à tout ce qui a paru dans tous les siècles antérieurs? N'est-ce pas un prodige de génie que ces livres qui sont écrits avec une perfection telle qu'ils n'ont jamais eu ni imitateurs, ni modèles? N'est-ce pas un prodige de véridicité que ces livres qui ont subi les attaques de tous les temps, et que les esprits les plus clairvoyants n'ont pas encore pu trouver sérieusement en défaut? N'est-ce pas un prodige de puissance que ces livres qui se sont imposés d'eux-mêmes à l'humanité et qui obligent encore, à l'heure qu'il est, l'incroyant à rendre hommage à leur sainteté?

Pour se rendre compte de ce qu'il y a de divin et de surnaturel dans ces livres divins, il suffit de comparer nos Évangiles aux évangiles apocryphes qui ont paru après eux.

7. Nous soussignés encore quelques-uns de ces ouvrages. Sept d'entre eux nous sont parvenus presque en entier. Ce sont : l'histoire de Joseph le charpentier, l'Évangile de l'Enfance, le Protévangile de Jacques le Mineur, l'Évangile de Thomas l'Israélite, celui de la Nativité de Marie, l'histoire de la Naissance de Marie et de l'Enfance du Sauveur, et l'Évangile de Nicodème. Sauf ce dernier qui est du IV<sup>e</sup> siècle, les autres ont paru vers le milieu du second siècle.

D'après le système rationaliste, nos Évangiles s'étaient formés insensiblement et s'étaient améliorés de génération en génération pour arriver à leur état actuel, ces évangiles apocryphes devraient être supérieurs aux nôtres. Leurs auteurs, profitant du travail de leurs devanciers, auraient dû produire des compositions plus parfaites.

Mais il suffit de les rapprocher de nos Évangiles pour voir qu'ils en sont éloignés de toute la distance qu'il y a entre les œuvres divines et les œuvres humaines.

Nos Évangiles sont en tout point conformes à l'histoire, mais chaque pas que les Évangiles apocryphes hasardent de faire sur ce terrain, est dit M. Wallon, marqué par une chute. L'Évangile de la Nativité de Marie, remontant jusqu'au temps qui précède sa naissance, le faux Évangile de saint Matthieu et le Protévangile de saint Jacques le montrent. Le faux Évangile de saint Matthieu et c'est aussi fausement que ce dernier, en arrivant aux noms connus par l'Évangile, suppose que Zacharie, père de Jean-Baptiste, était grand-père et qu'il eut pour successeur le vieillard Siméon. L'Évangile arabe de l'Enfance, dans le voyage de la sainte Famille en Égypte, a grand soin de la faire aller de ville en ville sans en nommer aucune. Une seule fois il oublie cette prudente réserve; il dit qu'ils arrivèrent à Memphis, et c'est pour y voir Pharaon! Enfin, l'auteur de l'Évangile de Nicodème, qui connaît si bien nos Évangiles, et qui en fait un

si habile usage dans une sorte de mise en scène de la Passion, n'en commet pas moins, malgré les textes qu'il a sous les yeux, les plus étranges bévues. Les Juifs, quand Pilate leur dit de Jésus : « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi, » lui répondent, en saint Jean : « Il ne nous est point permis de faire mourir personne; » et cette réponse est conforme à l'état présent des Juifs sous la domination des Romains. Dans une des leçons de l'Évangile latin de Nicodème, ils répondent : « Notre loi nous défend de faire mourir personne, » ce qui est faux; et l'auteur n'est guère plus habile en géographie qu'en histoire. Trois Juifs, un docteur, un prêtre et un lévite reviennent de Galilée annoncer au Sanhédrin qu'ils y ont vu Jésus montant au ciel sur la montagne des Oliviers (*De la croyance due à l'Évangile*, pag. 275-276).

Une chose sur laquelle on n'a peut-être pas assez appuyé dans la polémique contre les rationalistes, c'est que les miracles opérés par Jésus et racontés dans nos Évangiles ne sont pas simplement des faits merveilleux n'ayant d'autre but que de prouver la puissance infinie de celui qui les produit. Ils ont tous un caractère doctrinal et un but d'utilité qui fait ressortir la bonté, la douceur et la grandeur de leur auteur.

Les miracles, dont abondent les Évangiles apocryphes, n'ont nullement ce caractère. Leurs auteurs les multiplient sans raison. N'osant toucher à la vie publique de Jésus, parce que les faits rapportés par nos évangiles étaient trop connus, ils se renferment exclusivement dans sa jeunesse et son enfance, et comme saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean n'ont rien dit de toute cette partie de sa vie, ils se dédoublent dans le remplissage de prodiges.

Mais une très-grande partie de ces miracles sont puérils. Ainsi, dans l'Évangile de l'Enfance du Sauveur, on lit que Joseph et Marie s'étaient retirés à Alexandrie pour fuir la persécution d'Hérode, une femme muette recouvra la parole en embrassant le petit Jésus. La sainte Famille étant arrivée à Matera auprès d'une fontaine, la sainte Vierge y lava la tunique du Sauveur, et de la sueur de ce vêtement naquit le baume. À Nazareth, Joseph allait avec Jésus par les maisons de la ville, travaillant de son métier de charpentier ou de menuisier, Joseph était assez maladroit, et il ne prenait jamais bien ses mesures ou les exécutait assez mal; mais tout ce qui se trouvait trop long ou trop court, Jésus l'allongeait ou le raccourcissait selon le besoin. Il agrandit ainsi le trône du roi de Jérusalem, composé d'un bois précieux, conservé depuis le temps de Salomon et auquel Joseph avait travaillé deux ans.

Jésus a pour compagnon d'enfance Judas l'Iscaariote. C'est un petit possédé qui mord tout le monde. Il veut mordre Jésus, et ne pouvant l'atteindre, il le frappe au côté, Jésus pleure; cependant il le délivre du démon qui l'obsède, et cet esprit malin sort du petit Judas sous la forme d'un chien enragé.

Loïn d'avoir une valeur doctrinale, quelques-uns de ces miracles vont même contre le but et sont moins édifiants que scandaleux. Dans l'Évangile de saint Thomas, Jésus s'amuse avec des enfants de son âge, mais il n'est pas toujours bon pour ses petits compagnons. L'un d'eux ayant eu la malice d'ébrécher une petite piscine où Jésus recueillait de l'eau, d'un mot Jésus le foudroie et le sèche sur pied.

Dans le faux Évangile de saint Matthieu, un enfant qui court dans la rue venant à le heurter : « Tu n'iras pas plus loin, » lui crie Jésus en colère, et l'enfant tombe mort. Il devient l'effroi du pays, et les parents du mort vont trouver Joseph : « Quittez notre ville, lui disent-ils, car votre fils tue nos enfants. » Et Joseph, appelant Jésus, lui fait des remontrances et va jusqu'à lui tirer l'oreille. L'enfant indigné lui rappelle ce qu'il est, et la scène ne va pas plus loin.

Ces auteurs grossiers n'ont pas même le sens chrétien. Autant nos Évangiles sont admirables de délicatesse et de pureté quand ils nous racontent les grands mystères de l'Annonciation, de l'Incarnation et de la Naissance du Sauveur, autant les apocryphes sont repoussants par le cynisme de leurs expressions.

Ces ouvrages supposent d'ailleurs la doctrine enseignée dans nos Évangiles, mais ils n'y ajoutent ni explication, ni commentaire. Ils ne donnent aucune lumière, et nous ne les avons rappelés que pour faire ressortir, par un contraste éclatant, la différence qu'il y a entre ce que Dieu créa et ce que l'homme invente.